

DRACULA

LES ORIGINES

DACRE STOKER & J.D. BARKER

DRACULA

LES ORIGINES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch*

Michel
LAFON

Titre original

Dracul

Copyright © Dacre Stoker et J.D. Barker, 2018
Première publication par G.P. Putnam's sons
Pour plus d'informations : www.bramstoker.estate.com

Les personnages, les organisations et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*Pour tous ceux qui savent
que les monstres existent.*

NOTE DE L'ÉDITEUR



Ce roman *Dracula, les origines* est le prequel du chef d'œuvre de la littérature *Dracula* inspiré des notes et textes laissés par son auteur original, Bram Stoker.

Le manuscrit original de *Dracula* a été retrouvé dans une grange en Pennsylvanie (alors qu'il avait été rédigé à Dublin, en Irlande). Il a alors été acheté par Paul Allen, co-fondateur de Microsoft, qui l'a conservé dans sa collection privée.

Durant leur recherche, les auteurs ont découvert que le roman original *Dracula* de Bram Stoker commence à la page 102 du manuscrit original. 102 pages manuscrites de Bram Stoker annotées à l'encre bleue par son éditeur qui n'avaient jamais été publiées jusqu'à aujourd'hui... Même si elles ont été remaniées pour les besoins de ce roman, elles gardent l'esprit et le souffle du texte original.

Le descendant de Bram Stoker, Dacre Stoker, porte-parole de la famille Stoker et conférencier émérite sur l'écriture du chef d'œuvre de la littérature vampirique a eu un accès privilégié et a entrepris l'écriture de ce roman extraordinaire en associant avec le romancier J.D. Barker auteur du remarquable *Le quatrième singe* et finaliste prix Bram Stoker qui récompense les meilleures œuvres de littérature d'horreur !

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

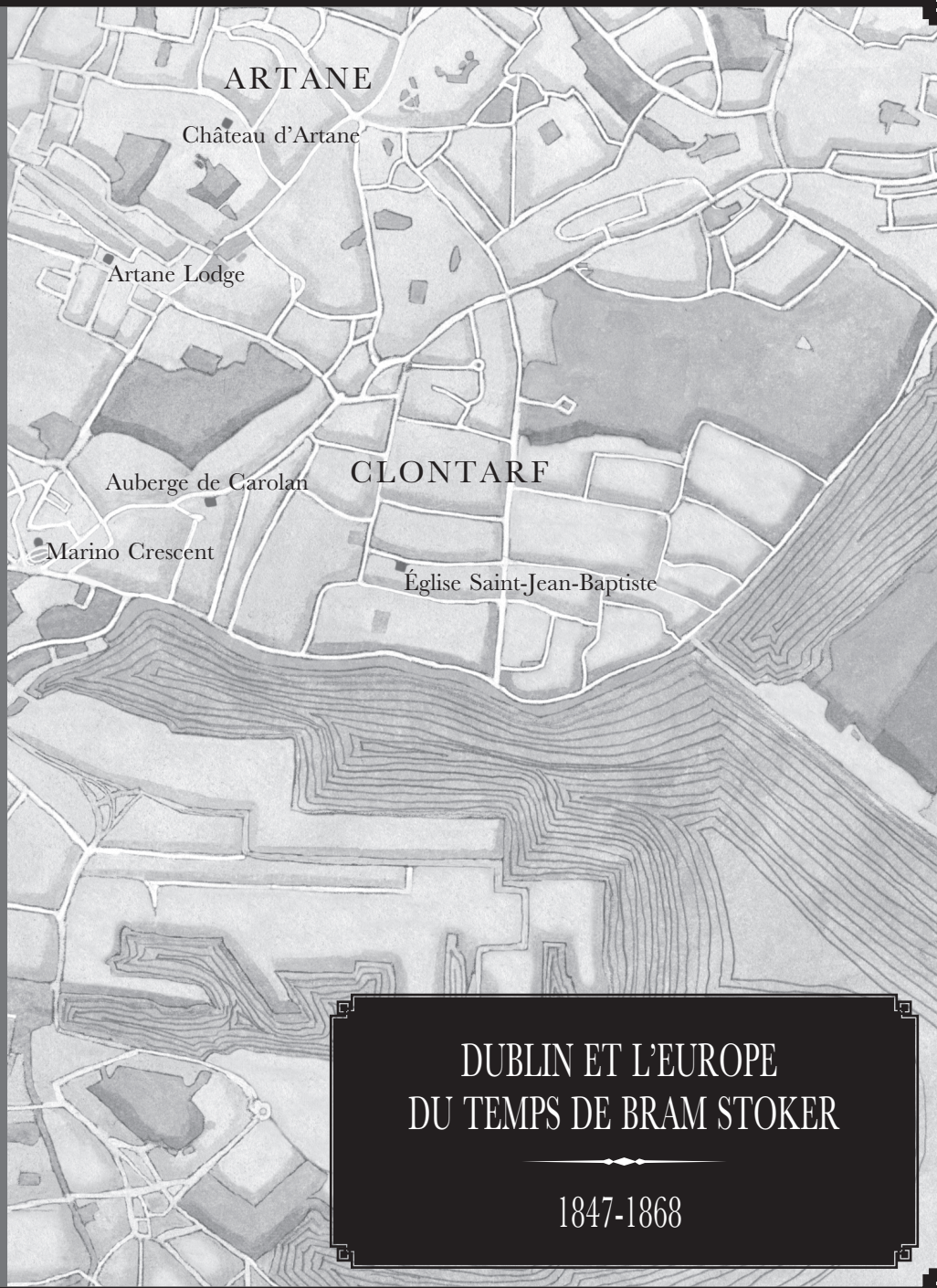


L'ordre dans lequel ont été disposés les documents qui suivent s'expliquera de façon évidente à leur lecture. Les points dépourvus d'intérêt ont été écartés, afin que le récit se limite aux faits. J'ai rassemblé et ordonné des lettres et journaux rédigés par des personnes ayant vécu cette histoire et désireuses de partager les événements survenus en cette période lugubre et oppressante. J'interviens entre ces témoignages, afin de former une narration cohérente.

Pensez-en ce que vous voudrez.

Bram Stoker





DUBLIN ET L'EUROPE
DU TEMPS DE BRAM STOKER

1847-1868

PREMIÈRE PARTIE



« Je suis convaincu, sans le moindre doute, que les événements ici relatés, si incroyables et si incompréhensibles puissent-ils paraître au premier abord, se sont réellement déroulés. »

Bram Stoker, *Dracula*.

Extrait de la préface originale écartée avant la première publication du roman et récemment découverte.

« J'entendis un rire étrange, perçant, qui m'évoqua une cloche de verre – c'était sa voix. Aujourd'hui encore, je frissonne en repensant à cette voix qui n'avait rien d'humain. »

Bram Stoker, *Makt Myrkranna*.

AUJOURD'HUI



Bram a les yeux rivés sur la porte.

Son front creusé de sillons ruisselle de sueur. Les tempes palpitantes au point que c'en est douloureux, il glisse les doigts dans ses cheveux trempés.

Depuis combien de temps n'a-t-il pas dormi ? Deux jours ? Trois ? Il l'ignore. Chaque heure se fond dans la suivante, tel un rêve enfiévré dont on ne s'éveille pas. Il n'y a que le sommeil, de plus en plus profond, de plus en plus sombre...

Non !

Il ne faut pas songer à dormir.

Il se force à garder les yeux grands ouverts. Il leur ordonne de rester ouverts, s'empêche de cligner, car ses paupières sont plus lourdes chaque fois qu'il les abaisse. Il doit renoncer à tout espoir de repos, de sommeil, de sécurité, de famille, d'amour, d'avenir, de...

La porte.

Ne pas quitter la porte des yeux.

Bram se lève de la chaise, l'unique meuble de la pièce, le regard fixé sur l'épais panneau de chêne. A-t-il bougé ? Il a cru le voir frémir mais n'a pas perçu le moindre son. Rien n'a déchiré le silence de l'endroit, si ce n'est sa propre respiration, ainsi que le bruit angoissé de ses pas, sur les dalles glacées.

La poignée de la porte demeure immobile. Les gonds ornements ont probablement la même allure qu'il y a cent ans, le verrou tient bon. Avant son arrivée en ces lieux, il n'avait jamais vu de verrou de ce type, en fer forgé et fondu dans le battant. Ce mécanisme fait partie intégrante de la porte. Situé en son centre, il est pourvu de deux grosses tiges, une de chaque côté, qui se logent dans les gâches fixées au cadre. La clef du verrou se trouve dans la poche de Bram, et elle y restera.

Ses doigts se crispent sur la crosse de son fusil Snider-Enfield Mark III, son index s'agite sur le pontet de l'arme. Ces dernières heures, il l'a chargé, tirant et relâchant le verrou de culasse, un nombre incalculable de fois. Glissant sa main libre sur l'acier froid, il s'assure que le verrou de culasse est dans la bonne position. Puis il tire le chien en arrière.

Cette fois, il l'aperçoit – une légère oscillation de la poussière, dans l'interstice qui sépare le montant de la porte du sol. Un souffle d'air, rien de plus, mais du mouvement.

Sans un bruit, Bram pose le fusil contre la chaise.

Il plonge la main dans le panier d'osier, sur sa gauche, et en sort une rose sauvage blanche – il n'en reste plus que sept –, geste qui fait vaciller la lueur de la lampe à huile, unique source lumineuse de l'endroit.

Il s'approche avec prudence de la porte.

La rose précédente est à présent réduite à un petit tas fripé, ses pétales marron et noirs pourris par la mort et les épines de sa tige sèche et malade paraissant plus grandes que lorsque la fleur était encore en vie ; celle-ci dégage désormais l'odeur de pourriture caractéristique d'une fleur morte.

Bram l'écarte du bout de sa botte et pose avec délicatesse la nouvelle fleur au pied de la porte.

– Bénis cette rose, Père, de Ton souffle et de Ta main, et par tout ce qui est sacré. Charge Tes anges de veiller sur elle et guide leur toucher de façon qu'ils repoussent le mal. *Amen.*

De l'autre côté de la porte, éclate un bruit assourdissant, un coup de plusieurs tonnes fracassées contre le vieux panneau

de chêne, qui se déforme sous le choc. Bram regagne la chaise d'un bond, s'empare du fusil et, un genou à terre, le braque en direction de la porte.

Puis de nouveau le silence total.

Bram reste immobile, son arme brandie, jusqu'à ce que son poids le fasse vaciller. Il en abaisse le canon et balaie la pièce du regard.

Que penserait un témoin quelconque, s'il entrait ici et découvrirait ce spectacle ?

Il a couvert les murs de miroirs de toutes formes et de toutes tailles – tous ceux dont il disposait, soit une vingtaine. Son visage épuisé le regarde en une centaine d'exemplaires, son reflet bondissant d'un miroir à un autre. Chaque fois qu'il tente de détourner les yeux, Bram se retrouve observé par sa propre image, un visage marqué de rides dignes d'un homme bien plus vieux que ses vingt ans.

Entre ces miroirs, il a cloué près d'une cinquantaine de croix. Si certaines sont ornées d'une représentation du Christ, d'autres ne sont rien d'autre que deux branches qu'il a lui-même bénies. Il a également dessiné des croix sur le sol, d'abord à la craie, puis en les gravant à même les dalles avec son couteau de chasse, ne laissant aucune surface vierge. Il ignore si cela suffira, mais il lui est impossible d'en faire davantage.

Il ne peut pas partir.

Et selon toute probabilité, il ne ressortira jamais d'ici.

Bram regagne péniblement la chaise et s'y assied.

Dehors, un oiseau de nuit hurle, tandis que la lune apparaît et disparaît derrière d'épais nuages. Bram sort sa montre gousset de son manteau et lâche un juron : il a oublié de la remonter, les aiguilles sont figées à 4 h 30. Il la glisse dans sa poche.

Un autre coup sur la porte, plus puissant que le précédent.

La respiration bloquée, Bram tourne la tête juste à temps pour voir la poussière danser en suspension et se reposer sur la pierre.

Combien de temps cette barrière bloquera-t-elle un assaut de cette ampleur ?

Bram n'en sait rien. La porte est solide, assurément. Cependant les chocs sont de plus en plus violents à mesure que les heures défilent, et la chose coincée de l'autre côté semble de plus en plus déterminée à s'évader avec l'approche de l'aube.

Les pétales de la rose virent déjà au marron, beaucoup plus rapidement que ceux de la fleur précédente.

Qu'advient-il de Bram, quand enfin le monstre fera sauter la porte ? Son fusil et son couteau ne lui seront pas d'une grande utilité, il en a conscience.

Son regard se pose sur son journal, sur le sol, non loin du panier de roses ; il a dû tomber de son manteau. Il ramasse le cahier relié de cuir en piteux état et feuillette quelques pages avant de se rasseoir, gardant toujours un œil sur la porte.

Il ne lui reste que très peu de temps.

Il sort un crayon de la poche de poitrine de son manteau et, parvenu à une page blanche, entreprend d'écrire sous la lueur frémissante de la lampe à huile.

JOURNAL DE BRAM STOKER



Les bizarreries d'Ellen Crone. Bien entendu, il me faut commencer par là, car ceci est autant son histoire que la mienne, voire davantage. Cette femme, ce monstre, ce spectre, cette amie, cet... être.

Elle a toujours été présente pour nous, mes frères et ma sœur vous le confirmeraient. C'est seulement en réclamant des détails que vous risqueriez d'obtenir des mensonges en guise de réponses. Elle était à mes côtés lorsque j'étais enfant et le sera encore le jour de ma mort, cela ne fait aucun doute, comme j'étais auprès d'elle quand sa fin est arrivée. Tel est – et sera éternellement – notre ballet.

Mon adorable nanny Ellen.

Toujours présente pour me tendre la main, même si ses ongles faisaient couler le sang.

Mon enfance ne fut qu'horreur.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été un enfant chétif et malade, cloué au lit de ma naissance à ma septième année, jusqu'au jour où j'ai été guéri. J'évoquerai cette guérison en détail plus tard, toutefois il est important que vous compreniez dès à présent dans quel état j'ai vécu mes premières années.

Fils d'Abraham et de Charlotte, je suis né le 8 novembre 1847 dans une modeste demeure sise au 15, Marino Crescent, à Clontarf, en Irlande, petite bourgade littorale située à cinq ou six kilomètres de Dublin. Bordée par un parc à l'est et offrant à l'ouest des vues sur le port de Dublin, notre ville est célèbre pour avoir été le théâtre de la bataille de Clontarf qui, en 1014, vit les armées de Brian Boru, roi suprême d'Irlande, vaincre les Vikings de Dublin et leurs alliés irlandais du Leinster. Considéré comme ayant mis un terme aux guerres opposant Irlandais et Vikings, cet affrontement sanglant fut marqué par la mort de milliers de combattants sur les rives mêmes sur lesquelles donnait ma minuscule chambre. Depuis quelques années, Clontarf est une destination prisée des Irlandais les plus fortunés, qui, dans ce cadre vacancier, échappent aux foules de Dublin et s'adonnent à la pêche et aux promenades sur nos plages.

J'idéalise quelque peu Clontarf, je dois l'avouer. Or, en 1847, cette ville n'avait rien d'un paradis romantique. L'Irlande subissait alors depuis deux ans une période de famine et de maladies qui ne cesserait qu'en 1854. Le *phytophthora infestans*, plus connu sous le nom de mildiou de la pomme de terre, ravagea les cultures durant les années 1840, abomination qui alla jusqu'à amputer l'Irlande du quart de sa population, que ce soit par la mort ou par l'émigration. Quand j'étais enfant, cette tragédie avait atteint son point culminant. En 1849, papa et maman nous installèrent davantage dans les terres, afin de fuir la famine, les maladies et le crime, espérant en outre que l'air pur serait bénéfique à ma santé fragile. Hélas, ce déménagement ne nous apporta qu'un peu plus d'isolement, les échos du port que guettaient mes jeunes oreilles désormais plus lointains. Pour papa, cela ne fit que rallonger sa marche quotidienne jusqu'à son bureau, au château de Dublin, tandis que le monde mourait autour de nous, tout ce qui survivait étouffé sous un cocon humide de chagrin.

J'étais témoin de tout cela depuis ma chambre située dans le grenier, au sommet d'Artane Lodge, notre maison. Simple

spectateur, je comptais sur les récits familiaux pour m'expliquer ce qui se déroulait au-delà de nos murs. Je voyais des mendiants ravager les carrés de navets et de salades de nos voisins, chiper des œufs dans notre poulailler, dans l'espoir de repousser la faim une nuit de plus, ou attraper des vêtements encore humides sur les fils à linge d'autrui, afin d'habiller leurs enfants. Malgré tout cela, mes parents et nos voisins, quand cela leur était possible, ouvraient leur porte à ces malheureux et les invitaient chez eux le temps d'un repas chaud, à l'abri de l'orage. Dès ma naissance en ce modeste foyer, les miens m'inculquèrent la devise de la famille Stoker : « Ce qui est bon et honorable », qui nous guidait tous, à la maison. Bien que loin d'être aisés, nous nous en sortions mieux que la plupart. À l'automne 1854, papa, qui était fonctionnaire, travaillait dur depuis trente-neuf ans au bureau du secrétaire en chef¹, au château de Dublin, où il avait été embauché en 1815, à seulement seize ans. Papa était nettement plus âgé que maman, mais cela ne me frappa pas avant l'âge adulte. Le château servait de demeure au lord lieutenant d'Irlande², dont le bureau traitait l'ensemble de la correspondance entre les agences gouvernementales anglaises et irlandaises. Papa passait son temps à cataloguer ces communications, des affaires quotidiennes et ordinaires du pays aux réponses officielles à des questions concernant la pauvreté, la famine, les maladies, les épidémies, la peste bovine, les hôpitaux et les prisons, l'agitation politique et la rébellion. Plongé au cœur des problèmes qui plombaient notre époque, il lui était impossible de les ignorer.

Maman était membre associé de la Société d'enquêtes statistiques et sociales d'Irlande, acteur majeur du soutien alimentaire à Dublin, poste jusqu'alors réservé aux hommes. Pas un jour ne passait sans qu'elle marchande un peu de lait chez un voisin, pour aussitôt le troquer chez un autre contre

1. Numéro deux du gouvernement irlandais.

2. Chef de l'exécutif irlandais.

un vêtement. Grâce à ses efforts, il y avait toujours sur notre table de quoi nourrir notre famille nombreuse ainsi que les innombrables pauvres bougres qui franchissaient notre seuil, en ces temps de misère. Si aujourd'hui, en tant qu'adulte, j'ai compris qu'elle maintenait l'unité de notre famille, je vous aurais à l'époque juré, du haut de mes sept ans, qu'elle m'enfermait dans ma chambre, me privant de mon bonheur afin de m'isoler des maux de ce monde, m'interdisant la moindre exposition à l'extérieur.

Notre maison se trouvait sur Malahide Road, une rue pavée de pierres extraites de la carrière située non loin de Rockfield Cottage. Confiné dans mon grenier, dont les lucarnes pointues constituaient mon unique échappatoire, je bénéficiais de ce perchoir d'une vue très dégagée sur les terres cultivées cernant la ville. Par beau temps, je devinais le port lointain – et même la tour en ruine du château d'Artane. Je regardais le monde s'agiter autour de moi, spectacle dont j'étais l'unique témoin et que m'imposait mon état.

De quel mal souffrais-je, vous demandez-vous ? Il n'existe pas de véritable réponse à cette question, car nul ne put jamais affirmer quoi que ce soit avec certitude à ce sujet. Quelle qu'ait été sa nature, ma maladie fondit sur moi peu après ma naissance et s'accrocha à moi de ses cruelles griffes. Lorsqu'elle se faisait oppressante, traverser ma chambre était pour moi un authentique exploit ; cet effort m'essoufflait et me laissait au bord de la perte de connaissance. Une simple conversation me prenait le peu d'énergie que j'avais en moi ; prononcer seulement quelques phrases me faisait souvent pâlir et ruisseler de sueur, et le contact de l'air marin sur ma peau humide me faisait aussitôt frissonner. Mon cœur battait parfois à tout rompre, de façon irrégulière, comme s'il cherchait en vain le bon rythme. Quant aux maux de tête, ils me tombaient dessus sans prévenir et s'éternisaient jour après jour, formant comme une ceinture serrée sur mon crâne par la main nonchalante de quelque démon.

Je demeurais jour et nuit dans ma minuscule chambre, au grenier, me demandant fréquemment si j'avais assisté à mon

ultime crépuscule ou si je vivrais encore assez longtemps pour voir une nouvelle aube et sa rosée.

Je n'étais pas tout à fait seul dans ce grenier, qui comportait deux autres chambres. L'une était celle de ma sœur Matilda, à l'époque âgée de huit ans, et l'autre était occupée par Ellen Crone, notre nanny. Elle partageait cette pièce avec Richard, mon jeune frère qui, encore bébé, constituait sa charge principale.

Au premier étage, soit en dessous du grenier, se trouvaient les uniques toilettes intérieures de la maison, la chambre de mes parents et une autre chambre, dans laquelle dormaient mes frères Thornley et Thomas, respectivement âgés de neuf et cinq ans.

Le rez-de-chaussée comprenait la cuisine, un salon et une salle à manger équipée d'une table suffisamment vaste pour accueillir toute la maisonnée. Nous avions également un sous-sol, où maman m'interdisait de descendre ; notre charbon y étant stocké, un simple contact avec la poussière qu'il dégageait pouvait me clouer au lit pour une semaine. À l'arrière de la maison, se trouvait une vieille grange de pierre, dans laquelle nous élevions trois poulets et un cochon dont Matilda s'occupait depuis qu'elle avait trois ans. Elle avait dans un premier temps donné des noms aux cochons mais, vers l'âge de cinq ans, s'était rendu compte que l'on remplaçait les grosses truies pour de plus maigres au moins deux fois par an. À six ans, elle comprit que ces bêtes étaient destinées à la boucherie et finissaient dans nos assiettes. Elle cessa alors de leur donner des noms.

Et Ellen Crone veillait sur tout cela.

JOURNAL DE BRAM STOKER



Par où commencer ? Il y a tant à raconter et si peu de temps pour le faire – mais je sais à quel moment tout a changé. Il a suffi d'une semaine, au terme de laquelle je fus guéri, notre chère nanny Ellen disparue, et toute une famille décimée. Cela commença pourtant de façon innocente, par une écoute indiscreète. Nous n'étions que des enfants – j'avais presque sept ans et Matilda huit –, mais jamais nous n'oublierions cet automne. Tout fut déclenché par seulement deux mots.

Octobre 1854.

– « Enterré vivant », répéta Matilda, à voix basse. C'est ce qu'elle a dit, je l'ai parfaitement entendue.

Bien qu'elle fût mon aînée d'un an, je passais beaucoup de temps en compagnie de Matilda quand j'étais éveillé, en particulier lorsque j'étais confiné dans ma chambre, comme ce jour-là. Nous étions postés à ma fenêtre, et ma sœur désignait le port.

– Maman a dit que cet homme était malade et suppliait qu'on l'aide. Les seuls qui ont réagi se sont contentés de creuser un trou dans la terre et l'y ont poussé. Quelles abominables personnes faut-il être pour faire ça ! Et comment

les témoins de la scène ont-ils pu y assister en bonne conscience ?

– Maman n’a jamais dit ça, lui répondis-je.

Suivant du regard la direction indiquée par son doigt, je tentai de percer la brume qui dérivait sur l’eau.

– Bien sûr que si, insista Matilda. Elle jurera que non, si tu lui poses la question, mais c’est ce qu’elle a dit à papa quand il est rentré du travail, il y a moins de vingt minutes. Je suis aussitôt venue t’en parler.

Je fis de mon mieux pour ne pas sourire, car je savais que Matilda n’inventait un tel conte à dormir debout que pour me remonter le moral ; mais je ne pus empêcher les coins de ma bouche de se relever, ce qui me valut une claque sur l’épaule.

– Arrête de ricaner ! gronda-t-elle, les sourcils froncés, avant de s’écarter de la lucarne.

– Et c’est arrivé où, cette histoire ?

Elle ne répondit pas, tournée vers le mur du fond.

– Matilda ! Dis-moi où.

Elle lâcha un soupir peu discret et revint devant la fenêtre :

– Au cimetière, derrière l’église Saint-Jean-Baptiste. Maman dit que cet homme a été enterré parmi les tombes des suicidés.

– Les tombes des suicidés ?

– Je t’en ai déjà parlé, s’agaça Matilda. Elles sont cachées du côté est du cimetière, juste au-delà du mur, où elles sont en permanence à l’ombre. Tous ceux qui se donnent la mort sont enterrés là-bas, avec les voleurs, les criminels et les autres voyous. On n’y trouve pas beaucoup de pierres tombales ou de caveaux ; il y a surtout de la terre, sur des centaines de tombes glauques. Et comme cet endroit n’est pas consacré, les morts ne connaîtront jamais le repos. Ils resteront damnés pour l’éternité.

– Mais pourquoi avoir enterré un malade là-bas ?

– Pourquoi avoir enterré vivant ce malade en particulier, tu veux dire ?

– S’il a été enterré vivant, il a été assassiné. Il a donc le droit d’être enterré sur un sol consacré, comme tout le monde.

– On ne peut pas cacher un cadavre parmi les tombes ordinaires, m’expliqua Matilda. Mais si tu le glisses entre les suicidés, personne ne le retrouvera jamais.

Saisi d’une quinte de toux, je détournai la tête, le temps qu’elle se dissipe, puis repris la parole :

– Si maman était au courant de cette affaire, elle préviendrait la police. Elle ne laisserait pas passer cette injustice.

– La police est peut-être déjà au courant, et elle s’en moque. Un malade de moins dans les rues ne doit pas beaucoup l’inquiéter.

– Et qu’en a dit papa ? demandai-je à ma sœur.

Matilda traversa la petite pièce et s’assit sur le coin de mon lit, glissant un doigt dans ses longues boucles blondes.

– Il n’a rien dit, pour commencer, comme s’il réfléchissait, puis il a dit : « C’est encore pire à Dublin. » Il s’est ensuite replongé dans son journal, sans ajouter un mot de plus.

– Je ne te crois pas... Tu inventes des histoires, comme d’habitude, raillai-je, mes lèvres sèches déformées par mon sourire.

– Je te jure que c’est vrai !

Une voix intervint dans notre dos :

– Qu’est-ce qui est vrai ?

Cette intervention nous fit instantanément nous retourner. Nanny Ellen était apparue sur le seuil de la porte, un plateau-repas dans les mains. Elle entra dans ma chambre avec grâce et assurance, donnant l’impression de glisser sur le sol plutôt que de marcher, ses pas silencieux et décidés, et posa le plateau sur ma table de chevet.

D’un regard, Matilda m’intima de ne pas dire un mot de notre conversation – ce qui, de toute façon, n’était pas dans mes intentions.

– Rien, nanny, répondit-elle.

Nanny Ellen plissa les yeux et me dévisagea un moment, avant de faire de même avec Matilda, puis elle revint à moi

avant de se retourner vers le plateau, sur lequel elle remplit une tasse de thé chaud.

– Vous parlez de choses affreuses, dit-elle. Qu'est-ce que cette histoire d'homme enterré vivant dans une tombe anonyme ? C'est épouvantable. Ce n'est déjà pas un sujet à aborder entre adultes, ça l'est encore moins pour des enfants comme vous. Et pourquoi n'êtes-vous pas au lit ? Vous allez attraper la mort, près de cette fenêtre. Et que se passera-t-il ensuite ? Eh bien, je suppose qu'il faudra creuser un petit trou entre les tombes des suicidés, pour vous y planter, à côté de votre malade. (Elle lança un clin d'œil à Matilda.) Tu crois que tu aurais un moment, dans ta journée chargée de commérages, pour me montrer où se situe cet endroit et où je peux trouver une pelle ?

Je courus me réfugier sous mes couvertures :

– Tu ne ferais pas ça.

– Bien sûr que si, me répondit nanny Ellen, s'efforçant de garder un air sérieux. Ta chambre me tente assez ; la mienne est devenue un peu exigüe, avec l'arrivée du bébé. (Elle s'empara de la clochette posée sur ma table de nuit et la fit tinter.) Plus d'appels ! Voilà qui correspond à l'idée que je me fais du bonheur.

Je tentai de lui arracher la clochette des mains, mais elle se révéla trop vive pour moi ; mes doigts se refermèrent sur le vide.

– Tu sais très bien que je n'aime pas m'en servir, lui rappelai-je. Mais maman insiste pour que je le fasse.

– Alors tu ne me crois pas, toi non plus ? intervint Matilda, grimaçante.

– Je ne crois pas une seconde que le brave peuple d'Irlande resterait les bras croisés à regarder un homme être enterré vivant dans un trou où il serait oublié, soupira nanny Ellen, les mains sur les hanches. Je crois que tu te laisses emporter par ton imagination. Tu as surpris des paroles, c'est sûr, mais il était question d'autre chose. Tu ferais peut-être mieux d'aider ta mère à préparer le dîner, dans la cuisine,

au lieu de traîner dans les coins pour épier des conversations qui ne sont pas destinées à tes jeunes oreilles.

– Elle a exactement dit ça ! insista Matilda, qui faisait la moue.

Nanny Ellen soupira et s’assit sur le bord du lit, à côté de moi, puis elle me caressa le front du bout des doigts. Je ne pus réprimer un mouvement de recul au contact de sa peau glacée.

– Tu as encore de la fièvre, jeune homme, déclara-t-elle.

Elle versa de l’eau du pichet posé sur le plateau dans la bassine disposée à côté de mon lit, puis elle y trempa un chiffon, qu’elle essora avant de l’étaler sur mon front.

– Allonge-toi, m’ordonna-t-elle.

– Gris, dis-je, après avoir obtempéré.

– Quoi ?

– Tes yeux. Ils sont gris, aujourd’hui.

Les yeux de nanny Ellen étaient d’un gris foncé qui me rappelait les épais nuages d’orage qui avaient rempli le ciel, au-dessus du port, seulement deux jours auparavant.

– Hier, ils étaient noisette, poursuivis-je. Et il y a deux jours, ils étaient bleus. De quelle couleur seront-ils demain ?

Elle me regarda, avec ces yeux aujourd’hui gris, et rejeta une mèche de ses cheveux blonds bouclés derrière son oreille. Elle les attachait en chignon la plupart du temps, mais ce jour-là ils étaient lâchés, tombant juste en dessous de ses épaules.

* * *

J’ai souvent songé à la beauté d’Ellen Crone. Je n’entretenais pas de telles pensées à l’âge de sept ans, bien entendu, mais devenu adulte je ne peux que reconnaître son attrait. Sa peau brillait, aussi immaculée qu’une couche de neige fraîchement tombée, sans la moindre imperfection, sans la moindre ride, pas même autour des yeux et de la bouche, et la blancheur de ses dents surprenait, quand elle souriait. Nous plaisantions souvent sur son âge, et elle n’était pas la

dernière à le faire. Elle s'était installée dans notre foyer en octobre 1847, quelques semaines seulement avant ma naissance, juste après que Mlle Coghlan nous eut quittés pour des raisons de santé : du fait de l'arthrose de plus en plus présente dans ses mains, porter un enfant lui était de plus en plus douloureux. Mlle Coghlan, qui avait assisté à la naissance de Thornley puis de Matilda, était alors censée rester encore une année avec la famille, ce qui laissait à maman le temps de lui trouver une remplaçante. Son départ anticipé survint à un mauvais moment : papa passait la majeure partie de son temps au château, en raison des premiers assauts de la famine, tandis que maman, qui devait me mettre au monde quelques semaines plus tard, n'était pas en état de recevoir des candidates au poste de nanny. Ellen nous fut comme envoyée par Dieu. Ayant appris par le bouche à oreille qu'un emploi s'était libéré chez nous, elle se présenta à notre porte, chargée d'un petit sac et rien d'autre. Elle déclara à l'époque être une orpheline de quinze ans ayant passé les cinq années écoulées à s'occuper des enfants de ses tuteurs : un garçon et une fille, de cinq et six ans ; hélas, toute la famille avait succombé au choléra le mois précédent. La mère de ces enfants étant sage-femme de métier, Ellen raconta qu'elle l'avait aidée lors de dizaines d'accouchements. Elle offrait donc ses services, en échange du logement et d'un modeste salaire, pour une courte période, au moins jusqu'au moment où, après ma naissance, maman aurait retrouvé ses forces. Papa et maman n'ayant guère d'autre option, ils accueillirent Ellen Crone dans notre demeure, où elle se rendit immédiatement indispensable.

Ma naissance, en novembre 1847, fut difficile. Je me présentai par le siège et le cordon ombilical enroulé autour du cou devant le cousin de mon père, un éminent médecin de Dublin, qui me tint pour mort-né puisque je ne poussai pas le moindre cri. Mon oncle Edward Alexander Stoker déclara en outre qu'aucun battement de cœur ne se faisait entendre sous ma peau bleutée. Soudain, Ellen s'imposa et, insistant sur le fait que j'étais vivant, m'arracha de ses mains et stimula ma

respiration. Elle garda ses lèvres sur les miennes près de trois minutes, jusqu'au moment où, enfin, je toussai et me joignis au monde des vivants. Papa et maman en restèrent bouche bée, tandis qu'oncle Edward assurait que ce n'était rien moins qu'un miracle. Maman me raconta plus tard avoir été certaine que j'étais mort, dans son ventre, car je donnais rarement des coups de pied. Déjà mère de deux enfants, elle bénéficiait d'une certaine expérience dans ce domaine et n'avait donc aucun espoir. C'est pour cette raison qu'elle n'avait pas permis à papa de se décider pour un prénom. C'est seulement lorsque j'eus pris ma première inspiration et prouvé que j'étais bel et bien vivant qu'elle accepta que je sois prénommé Abraham, comme mon père, et me prit dans ses bras pour la première fois.

Des années plus tard, maman me révéla que nanny Ellen avait paru épuisée, exténuée, cette nuit-là, comme si elle aussi avait mis au monde un enfant, et que cet effort lui avait pris toutes ses forces. En effet, dès que je fus en sécurité au côté de maman, Ellen se retira dans sa chambre et n'en ressortit que près de deux jours plus tard, au grand désarroi de papa, qui passa des heures à sa porte pour tenter de la faire sortir, car il avait besoin d'aide tant pour les enfants que pour maman. Durant ces deux jours, nanny Ellen ne se montra pas une seule fois. Enfin, le troisième jour, elle émergea et reprit le plus naturellement du monde ses tâches ménagères, sans un seul mot sur cette parenthèse. Papa l'aurait renvoyée, s'il avait eu une remplaçante en vue, mais tel n'était pas le cas.

Au cours de ces trois premiers jours, mon état n'avait fait que s'aggraver, et papa redoutait que je ne passe pas la nuit à venir. Je ne respirais que par brefs à-coups et m'étouffais facilement, la gorge emplie de fluide. Je n'avais pas encore pleuré et mes yeux ne réagissaient pas aux divers stimuli qui m'entouraient. Je ne tétais pas le sein de ma mère, je n'avais rien du tout. Ellen installa mon berceau dans sa chambre et resta auprès de moi en permanence, quand elle ne dormait pas, interdisant au reste de la famille de me voir ; j'avais